

Denis Braun

Du côté de  
ΠΕΤΑΥΣΗΝΟΚ  
ΡΕΤΑΟΥΧΗΝΟΚ  
et autres lieux insolites





## **La dérive des Trimarans**

EXTRAIT



## **Note de l'auteur**

Tout d'abord, merci, oui, merci de me lire. Il est toujours très agréable, pour un auteur, d'être lu. C'est là la fonction première d'un écrivain ; c'est la finalité à laquelle il s'attache. Être lu, devrait relever de l'évidence car, si c'est au pied de la lettre qu'on voit l'écrivain, c'est au nombre de lecteurs qu'on voit les génies.

Je voudrais préciser une chose à propos du titre de ce présent ouvrage, c'est qu'au fond, je ne sais toujours pas si les trimarans possèdent ou non une dérive ! De toute façon, cela n'a pas une grande importance. En fait, ce que je voulais, c'était faire un amical pied de nez à Yves Simon ; étrange similitude, me direz vous ?... chanteurs devenus écrivains ! Mais comme de toute façon nous ne nous connaissons pas, et qu'il n'y a aucune chance qu'il lise mon bouquin, cela revêt encore moins d'importance.

Il arrive quelquefois que les titres n'aient rien à voir avec le contenu de l'œuvre ! Exemple : ce

dramaturge qui n'arrivait pas à trouver un titre pour sa pièce ; son copain lui demande :

– « *On parle de trompettes dans ta pièce ?* »

– « *Non* » lui répond l'auteur.

– « *Ça parle de tambours, alors* »

– « *Non* » lui répond toujours l'auteur.

Alors, appelle-la tout simplement : « *Sans tambours ni trompettes* ».

De nombreux lecteurs m'ont demandé ce que signifiait ce petit cul de lampe que l'on aperçoit plusieurs fois dans mon précédent ouvrage « Rue du Cherche Midi à Quatorze heures » et qui représente une palme et un petit flacon de parfum. Et bien, il s'agit là d'une graphocontrepèterie, mot savant qui désigne une contrepèterie dont le support est un dessin et non plus des mots. (Je signale en passant qu'il y avait, dans ce même ouvrage, « Le rôdeur de Penssin »....) Il faut dire avant toute chose que j'ai toujours admiré ce petit logo « Le masque et la plume » ornant la célèbre série policière de la librairie des Champs Elysées. Hélas, je ne pouvais emprunter ce qui est à autrui. Alors, j'ai créé moi-même mon logo : « Le musc et la palme ».

D'autres m'ont demandé pourquoi Woody Allen avait refusé, au dernier moment, d'écrire la préface de ce présent ouvrage. Hélas, il était surchargé de travail ! Il commençait celle du dernier livre de Mickaïl Gorbatchev et ne voulait, à aucun prix, mélanger les genres. Après cela, il partait en cure dans une clinique

psychiatrique du Maine. Je me suis rendu au Quai Conti voir si un Académicien ne pouvait pas griffonner quelques fadaïses sur mon ouvrage ! Ils étaient tous là, dans ce noble hémicycle. J'en ai compté une quarantaine ; j'en cherchais un qui ne dormait pas. Hélas, il n'y en avait qu'un, peut être le Secrétaire Perpétuel... Oui... c'est ça ! Mais il était perpétuellement entrain de lire « Pif le chien ».

Le cœur gros et l'âme en peine, je renonçais à ma démarche ; je ne pouvais même pas me rendre chez mon éditeur... Je n'ai pas d'éditeur. C'est la raison pour laquelle j'ai écrit ce petit « avertissement » qui prend judicieusement la place, au début de ce volume, que j'avais réservé à une improbable préface.

J'en profite pour remercier tous ceux qui m'ont aidé dans ma tâche, tous ceux qui ont collaboré à la naissance et à l'élaboration de cet ouvrage, en précisant toutefois que, si j'ai sué sang et eau pour l'écrire, je n'ai en revanche jamais souffert du syndrome de la page blanche. En effet, il se trouve que j'écris toujours mes manuscrits sur du papier en couleur.



Non, vous ne vous êtes pas trompés, il ne manque pas de « i » au mot placé là où on a l'habitude de trouver le nom de l'éditeur. J'ai écrit « SEUL » parce que ce bouquin, je l'ai fait seul, mis à part ceux que j'ai remerciés précédemment, seul sans le secours d'un sponsor, d'un journal ou d'un éditeur.



## **D'où viens-tu Johnny ?**

La France était profondément belle en cette fin d'été. Le soleil nous montrait sa plus belle face, celle qui dispose de l'ombre et de la lumière, celle qui dispense les couleurs les plus chatoyantes, celle qui dépose sur les lointains comme un fin brouillard bleu. Tout avait l'air de bien marcher ce jour là ; mon job me plaisait bien, il me rapportait gros : normal, nous étions dans les années soixante quinze et l'argent roulait à cette époque bénie ; j'oserais même ce doux euphémisme me concernant : « l'argent coulait à flot » puisque j'étais représentant d'une grande marque de whisky. Mon secteur s'étendait sur un bon cinquième de l'Hexagone. Ma voiture automatique était neuve, elle ronronnait comme un gros chat et sentait bon le cuir.

Tout avait l'air de bien marcher, et pourtant... L'existence nous réserve parfois bien des tours. On avance petit à petit dans la vie par l'étroit passage du temps. Nous avons une notion tronquée de ce qui se

passé autour de nous ; une image déformée de notre environnement et c'est ce qui fait que nous ne pouvons pas tout contrôler. On s'imagine que, parce que le ciel est bleu à l'instant même, il va faire beau toute la journée, et puis, deux heures après, c'est l'orage.

Tout allait bien jusqu'à l'apparition de cet auto stoppeur, là-bas, sur le bord de la route. Comme j'avais l'habitude de prendre un peu tout le monde en stop, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas pris celui là : étant bavard de naissance, je pouvais à bon compte trouver un auditoire, et puis, de toute façon, la route semble plus courte à deux.

Je m'arrêtais donc et invitais le gaillard à monter, sa destination à peu de chose près était la mienne. Il était âgé d'une trentaine d'années, peut-être moins, mais son visage était dur, comme marqué. Ce qui me frappait le plus en lui, c'était sa pâleur ; la bouche était fine et serrée, encadrée de deux rides qui descendaient de chaque côté, droites et sèches, comme des coups de canif. La mâchoire était saillante et deux grands cernes violacés qui prenaient naissance sous les yeux lui donnaient un aspect fantomatique sur son teint blême. Pour tout bagage, il n'avait qu'une petite valise en alu, comme en ont les marins qui vont en permission ; il la posa délicatement sur le siège arrière.

Sans être un Milord, il était propre sur lui, un jean, un tee shirt, une veste qui sentait le désinfectant. Il y avait une autre odeur que je n'arrivais pas à

identifier sur le moment. Voilà à peu près l'image que j'ai pu garder de ce jeune homme ; si d'autres détails ont pu m'échapper, je le dois à une défaillance de ma mémoire qui a dû s'émousser à l'âpre fil du temps.

Il était avare de ses paroles et semblait rester sur le qui vive. La conversation, bien qu'à sens unique, arriva tout naturellement sur le sujet qui passionne tous les hommes, (que les femmes me pardonnent), je veux dire la voiture ! Qu'elle soit sportive, tout terrain, de ville, de luxe, grosse berline ou petit cabriolet, elle a toujours fasciné les hommes. Elle est la fenêtre par laquelle certains jettent leur argent et c'est également au travers de cette vitrine qu'ils espèrent, en retour, qu'on les regarde, qu'on les admire, qu'on les envie. Phénomène de société sans précédent, la voiture occupe la place laissée vacante par le cheval voire par l'attelage des Princes et des nantis. Vaisseau déshumanisé de cette fin de siècle, l'automobile est le prolongement du salon et du bureau : on y donne ses coups de fil, on y prend son maigre repas de midi, on y drague, on y dort, on y fait l'amour parfois. Le paradoxe le plus étonnant, c'est qu'aussi luxueuse et douillette qu'elle soit aujourd'hui, on cherche à y passer le moins de temps possible en allant de plus en plus vite... Elle est à la fois la cage et l'aile de la liberté, elle est le baromètre des réussites sociales... Un cadre supérieur se doit de posséder une GTI.

– « *Elle consomme beaucoup ?* » me demandait-il...

– « *Pas mal* »... lui répondis-je.

Normal, c'était une automatique, mais de toute façon, mon essence était en partie remboursée.

– « *Tiens, il m'emmerde celui là avec son Alpha...* »,

– « *Et celui là avec sa BM, il est pas beau ?* »

Et hop, un petit coup d'accélérateur et voilà la BM dans les rétros. J'en profitais pour garder la même vitesse et j'en rajoutais même un peu plus. Sans le savoir, je venais de tomber dans le piège que vous tendent tous les constructeurs de voitures, c'est à dire qu'ils fabriquent des moteurs dépassant largement les vitesses autorisées.

Sous mon pied droit, je sentais une horde sauvage : j'étais grisé. Un sentiment de supériorité m'envahit. Je pensais au ciel bleu, à ma réussite, à ce garçon à pied, sans monture, que j'avais recueilli au bord de la route et qui maintenant se rapprochait à vitesse « V huit » de sa destination. Lui aussi semblait se nourrir de vitesse et d'espace : cent soixante dix, cent quatre vingt... Je sursautai quand je l'entendis prononcer doucement entre ses dents serrées :

– « *Ralentissez monsieur !* ».

Lui les avait vus de loin, moi pas... Trop tard... J'étais déjà sur leur photo, ou je ne sais pas trop quoi... J'avais dû être pris par une voiture banalisée en amont et les autres m'attendaient en haut de la côte...

J'allais me ranger docilement à l'endroit que m'indiquèrent les gendarmes, sur un petit parking en

retrait. Le ciel commençait à être envahi de gros nuages lourds ; je repérai la camionnette bleu marine où l'on me fit signe de monter. A cette époque, point d'ordinateur embarqué, point de fax, mais une vieille Olivetti qui faisait un vacarme de machine agricole.

– « *Nom... Prénom... Né le... permis délivré le...* »

– « *Vous saviez à combien vous rouliez?... Cent soixante dix huit kilomètres heure... Ah ! Ça va vous coûter cher... Adresse... Nom de l'employeur... etc.* ».

Je pensais à ce moment là au retrait de permis. C'était ce qui me chagrînait le plus. Je pensais au ciel qui s'assombrissait de plus en plus, à mon auto stoppeur resté seul dans ma voiture, à du pastis... sans doute parce que le gendarme qui tapait mon procès-verbal en avait consommé. Je pensais à tout ce qui allait se mettre en route autour de mon délit. Je pensais, par association d'idées, à l'énorme machine judiciaire qui se déclenchait lors d'une affaire criminelle, le rouleau compresseur de la justice qui fait d'un homme une chiffonnette molle. Je pensais à cette odeur bizarre imprégnée dans les vêtements de mon compagnon de route... l'odeur du Crésyl, ce produit dont on se sert pour désinfecter les casernes, les WC publics et les centrales pénitentiaires.

Je signais mon procès-verbal et après les sermons et recommandations d'usage, je sortis retrouver ma voiture. Je respirais un grand coup. L'air était devenu frais, des rafales de vent s'étaient levées d'un seul coup ; il n'allait pas tarder à pleuvoir. J'avais une

grosse boule de coton dans la gorge ! Quelle ne fut pas ma surprise en constatant que ma voiture était vide, le type était parti. Je regardais sur la banquette arrière s'il n'avait pas subtilisé quelque chose ! Non... de plus sa valise était là.

Je n'étais plus pressé et regardais de droite à gauche : les quatre gendarmes avaient repris leur poste respectif le long de la route. J'en profitais pour aller me soulager contre un arbre. C'est à ce moment que le ciel se déchira ; de grosses gouttes commençaient à tomber. Aussi, je rentrais précipitamment dans ma voiture. Soudain, à travers le pare-brise dégoulinant, j'aperçus la camionnette de la Gendarmerie s'ouvrir et mon compagnon de route en sortir. Il eut ce geste familier au moment où il passait la porte : relever son col et tenir sa veste fermée haut, comme celui qui a froid. Tranquillement, il revint à la voiture et s'assit à l'avant, comme si de rien n'était.

Je ne posais aucune question. Je n'avais plus envie de parler ; le cœur n'y était plus ; j'avais perdu la face... Nous roulions depuis une demi-heure. La pluie crépitait sur la carrosserie et le pare-brise.

– « *Vous n'êtes pas très curieux* »

me dit-il. J'étais surpris ; je pensais à la vulnérabilité des hommes...

– « *Oui j'ai été con !* »

lui répondis-je. Je crois bien que quelque part, j'ai voulu vous éblouir... j'ai voulu prouver quoi ? Rien du tout... de la merde... voilà, c'est ça, de la merde. On est

de la merde ; on roule peinard sur une chouette petite route, on se laisse aller cool, on s'éclate, et puis voilà, on se retrouve presque sur le banc des accusés.

– « *Un tel... Vous êtes coupable...* »

A l'évocation de ce mot, je me mis à extrapoler... Coupable ? Qui a commis un crime, une faute ? Condamné que l'on peut couper, criminel dont on peut couper le cou... J'en eus comme un frisson le long de la colonne vertébrale.

– « *Vous ne croyez pas que vous en faite un peu trop ?* » me dit mon compagnon. « *Moi-même, tel que vous me voyez, je sors de tôle ; je viens de faire cinq ans avec les mois de prévence. J'ai bénéficié d'une remise de peine et me voilà dehors... libre... enfin de l'autre côté des barreaux* »

Est-on bien sûr d'être libre de l'autre côté des barreaux ? me demandai-je. D'un côté ou de l'autre de la caméra, qui filme ? Qui est filmé ? Qui est l'acteur ? Qui est le scénariste ? Qui est la marionnette ? Qui tire les ficelles ?

Je n'arrivais pas à éprouver une véritable peur. Il semblait si calme, si sûr de lui. Les rôles étaient inversés : c'est lui qui menait la partie et moi-même qui jouais à me faire peur. Certains hommes passent la moitié de leur existence à avoir peur de la vie ; pendant la seconde moitié, ils ont peur de la mort... les religions ont bien compris tout ça !

– « *Voyez-vous* »

me dit-il,

– « *mon métier, c'est voleur, oui, voleur, et pour vous remercier de la ballade en stop...* »

A ce moment là, il ouvrit sa veste et semblait y chercher quelque chose, comme lorsqu'on fouille dans la poche intérieure. Je devins blême et réfléchis très vite : la camionnette des flics, une arme de service...

De sa veste, il sortit une liasse épaisse de papiers, des P.V., une bonne partie des procès-verbaux de l'après-midi...

– « *Voilà* »  
me dit-il,

– « *comme j'exerce le métier de voleur avec un certain brio, je me suis permis de subtiliser aux gendarmes tout ceci... le vôtre est dans la liasse. Je n'ai pas fait de détail... c'était ma manière à moi de vous remercier de la ballade* ».

## L'oiseau siffleur

La pâte à gâteau  
Soudain s'est brisée  
Et le sapin  
Qu'était là d'puis l'matin  
D'mandait rien à personne  
S'est fait enguirlander.  
Dans la cheminée  
Le feu s'est mis à feuler.  
Près de la cheminée  
Le chat s'est mis à châtier  
Les mulots  
Et l'oiseau du bonheur  
A sifflé de bonne heure.  
Aussitôt dit aussitôt fait.  
Les bouchons  
Condamnés jusqu'ici  
Se sont vite libérés.  
Le vin fou a coulé  
Le vin fin a filé  
Dans nos verres  
Sur nos lèvres

Sur nos bouches.  
C'est la fête  
Et l'oiseau de bonne heure  
A sifflé de bonheur.

EXTRAIT